pareille circonstance. Un pareil choix, lui dîmes-nous, prouve, d'une manière incontestable, que Son Excellence le gouverneur possède au plus haut degré le don si rare et si précieux de discerner les hommes. Un pareil choix prouve encore, d'une manière non moins incontestable, que Son Excellence le gouverneur désire bien sincèrement que nous fassions un voyage heureux et agréable. Avant notre départ, nous ne manquerons pas d'aller le remercier de sa sollicitude et de sa bienveillance. Notre nouveau conducteur s'humilia beaucoup en paroles et répondit à notre courtoisie en nous disant qu'il n'avait jamais rencontré des hommes d'un cœur aussi miséricordieux et aussi vaste.

Quand ces formules furent terminées, nous essayâmes de parler un peu raisonnablement. Nous apprîmes que notre mandarin était âgé de quarante ans, et qu'il se nommait *Lieou*, c'est-à-dire « saule. » Lieou le Saule était de la classe des lettrés, mais à un degré très-inférieur; il avait administré pendant quelques années un petit district, et actuellement il se trouvait en disponibilité. A son langage on reconnaissait facilement un homme du Nord; il était de la province du Chang-tong, patrie de Confucius, ce qui ne prouvait nullement qu'il fût doué d'une intelligence surprenante. Plus grave et mieux élevé que maître Ting, il jouissait d'un caractère concentré et très-peu amusant; on ne trouvait pas grand charme à causer avec lui, car il s'exprimait avec une extrême difficulté. Dans son calme ordinaire, il empâtait ses paroles jusqu'à donner des impatiences à ceux qui l'écoutaient. Lorsqu'il voulait s'animer un peu, c'était une confusion, un imbroglio, auxquels on ne

comprenait rien du tout. Sa physionomie était, du reste, très-insignifiante; il ne lui restait que quelques fragments de dents, et ses yeux bombés, qu'on voyait saillir à travers les verres de ses lunettes, avaient l'inconvénient de larmoyer fréquemment, ce qui fut cause que nous nous laissâmes entraîner à ajouter une épithète à son nom, et que, au lieu de dire tout court Lieou, « le Saule, » nous finîmes par l'appeler Saule pleureur. Il fut convenu qu'on s'occuperait d'organiser une nouvelle escorte le plus promptement possible, de manière à être prêts à nous mettre en route dans quatre jours.

La visite que nous avions eu l'heureuse audace de faire au gouverneur de la province du Hou-pé nous avait procuré deux bons résultats. D'abord nous avions reconquis notre influence perdue, et, en second lieu, nous avions obtenu un excellent logement, où nous pouvions, en attendant le départ, nous reposer un peu des fatigues de notre long voyage, et trouver autour de nous de nombreuses distractions. Outre la compagnie des mandarins qui résidaient dans le même établissement, nous avions, de temps en temps, celle des principaux fonctionnaires de la ville, qui ne manquèrent pas de nous venir voir, aussitôt qu'ils surent que le gouverneur nous était favorable. Nous pouvions ensuite, sans qu'il fût besoin de sortir, nous procurer tous les agréments de la promenade, tantôt dans les cours ombragées de grands arbres, tantôt sous de longs péristyles ou dans un vaste jardin, moins riche et moins élégant, il est vrai, que celui de Sse-ma-kouang, mais où l'on trouvait un joli belvédère et les sentiers les plus capricieux du monde. Quelquefois nous allions visiter le temple bouddhique

situé au centre de l'établissement, et nous cherchions à deviner les sentences énigmatiques dont les murs étaient ornés.

Il nous a été impossible de bien savoir au juste ce qu'était cet établissement ; il y avait des corps de logis pour les mandarins voyageurs, de vastes salles destinées aux réunions des lettrés et aux assemblées de plusieurs autres corporations. On y voyait, en outre, un observatoire, un théâtre et une pagode ; tout cela s'appelait *Si-men-yuen*, « Jardin de la porte occidentale. » On trouve souvent en Chine, surtout dans les villes les plus importantes, un grand nombre de ces édifices indéfinissables et qui ont une foule d'usages. Leur genre de construction est aussi très-difficile à préciser ; on peut dire que c'est chinois. Les monuments, les temples, les maisons, les villes du Céleste Empire, ont un cachet particulier, qui ne ressemble à aucun genre d'architecture connue ; on pourrait l'appeler le style chinois ; mais il faut avoir été en Chine pour s'en faire une idée exacte.

Les villes sont presque toutes construites sur le même plan ; elles ont ordinairement la forme d'un quadrilatère et sont entourées de hautes murailles, flanquées de tours d'espace en espace ; elles ont quelquefois de larges fossés secs ou remplis d'eau. Dans les livres qui parlent de la Chine, il est dit que les rues sont larges et alignées au cordeau ; il n'en est pas moins vrai qu'elles sont étroites et tortueuses, surtout dans les provinces du midi. Nous avons bien rencontré çà et là quelques exceptions, mais elles sont très-rares. Les maisons des villes, comme celles des campagnes, sont basses et n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Les premières sont construites en briques ou en bois peint et verni à l'extérieur ; elles sont recouvertes de tuiles grises. Les secondes sont en bois ou en terre et ont des toits de chaume. Les constructions du Nord sont toujours inférieures à celles du Midi, surtout dans les villages. Dans les maisons des riches, il y a ordinairement plusieurs cours, l'une derrière l'autre ; l'appartement des femmes et les jardins sont à l'extrémité. L'exposition du midi passe pour la plus favorable. Les fenêtres occupent tout un côté de l'appartement ; elles présentent des dessins très-variés et sont garnies de talc, d'une espèce de coquille transparente, ou de papier blanc et colorié. Les bords des toits sont relevés en forme de gouttières, et les angles, terminés en arc, représentent des dragons ailés ou des animaux fabuleux. Les boutiques sont soutenues par des pilastres ornés d'inscriptions sur de grandes planches peintes et vernies ; le mélange de toutes ces couleurs produit de loin un effet assez agréable.

La magnificence est généralement exclue des constructions particulières ; elle se fait quelquefois remarquer dans les édifices publics. A Péking les hôtels des différents corps administratifs et les palais des princes sont élevés sur un soubassement et recouverts de tuiles vernissées. Les monuments les plus remarquables de la Chine sont les ponts, les tours et les pagodes. Les ponts y sont très-multipliés, et nous en avons vu un grand nombre d'une beauté imposante ; ils sont en pierre, formés d'arcs en plein cintre, d'une solidité et d'une longueur remarquables.

A peu de distance de toutes les villes de premier, de

second et de troisième ordre, on voit presque toujours une tour plus ou moins élevée, placée à l'écart et dans l'isolement comme une colossale sentinelle. Selon les traditions indiennes, lorsque Bouddha mourut, on brûla son corps, ensuite on forma huit parts de ses ossements, qu'on enferma en autant d'urnes pour être déposées dans des tours à huit étages. De là vient, dit-on, l'origine de ces sortes de tours si communes en Chine et dans les pays où le bouddhisme a pénétré ; pourtant le nombre des étages est indéterminé et la forme qu'elles affectent est aussi très-variable ; il y en a de rondes, de carrées, d'hexagones et d'octogones ; on en voit en pierre, en bois, en briques, en faïence même, comme celle de Nanking ; les ornements en porcelaine dont elle est revêtue lui ont fait donner le nom de Tour de porcelaine. Maintenant la plupart de ces monuments sont dégradés et tombent en ruine ; mais on trouve, dans les poésies anciennes, des passages qui attestent tout le luxe et la magnificence que les empereurs déployaient dans la construction de ces édifices ; voici quelques-uns de ces passages. « Quand j'élève mes regards vers la tour de « pierre, il me faut chercher son toit dans les nues. « L'émail de ses briques dispute d'éclat à l'or et à la « pourpre, et réfléchit en arc-en-ciel, jusqu'à la ville, les « rayons du soleil qui tombent sur chaque étage. » Un censeur, pour exprimer énergiquement l'inutilité et les dépenses énormes de la fameuse tour de Tchang-ngan, la nommait *la moitié d'une ville*. Un poëte, quelque peu satirique, en parlant d'un de ces édifices qui avait cinq cents pieds de haut, après plusieurs strophes exprimant l'étonnement et l'admiration sur le projet et

l'exécution d'un si grand ouvrage, continue ainsi : « Je « crains l'asthme, et je n'ai pas osé me risquer à mon- « ter jusqu'à la dernière terrasse d'où les hommes ne pa- « raissent que comme des fourmis. Monter tant d'esca- « liers est réservé à ces jeunes reines qui ont la force de « porter à leurs doigts ou sur leur tête les revenus de « plusieurs provinces. » Il y a eu, disent les livres chinois, des tours en marbre blanc, en briques dorées, et même en cuivre, au moins en partie. Le nombre des étages était trois, cinq, sept, neuf, et allait quelquefois jusqu'à treize ; leur forme extérieure variait beaucoup, ainsi que leur décoration intérieure ; il y en avait qui étaient à galerie ou à balcon, et diminuaient, à chaque étage, de la largeur du balcon ou de la galerie ; quelques-unes étaient bâties au milieu des eaux, sur un massif énorme de rochers escarpés, où l'on faisait croître des arbres et des fleurs, et sur lesquelles on ménageait des cascades et des chutes d'eau. On montait sur ce massif par des escaliers qui étaient taillés grossièrement, tournaient sur les flancs d'un gros rocher, passaient sous un autre, ou même au travers, par des voûtes et des cavernes imitées de celles des montagnes, et suspendues comme elles en précipices. Quand on était arrivé sur la plate-forme, on y trouvait des jardins enchantés ; c'est du milieu de ces jardins que s'élevaient les tours, qui devaient être d'une magnificence extraordinaire, à en juger par les beaux restes qui existent encore aujourd'hui.

Les pagodes ou temples d'idoles sont, pour ainsi dire, semées dans l'empire chinois avec une profusion incroyable ; il n'est pas de village qui n'en possède plusieurs ; il y en a sur les chemins, au milieu des champs,

partout. On dit communément que, dans la ville de Péking et dans la banlieue, le nombre s'élève jusqu'à dix mille. Il faut ajouter que la plupart de ces pagodes ne diffèrent pas beaucoup des autres édifices. Souvent ce ne sont que des espèces de chapelles, ou des niches renfermant quelque idole ou des vases à brûler des parfums. Cependant il y en a plusieurs qui sont d'une grandeur, d'une richesse et d'une beauté dignes d'attention. On remarque surtout, à Péking, les temples du Ciel et de la Terre, et, dans les provinces, plusieurs pagodes célèbres, où les Chinois font des pèlerinages à certaines époques de l'année.

Les ornements et les décorations de ces temples sont, on le comprend, tout à fait dans le goût chinois; l'œil n'y découvre guère que confusion et bizarreries. Les peintures et les sculptures qu'on y trouve n'ont pas une grande valeur artistique; on sait que le dessin est très-imparfaitement cultivé à la Chine. Les peintres n'y excellent que dans certains procédés mécaniques relatifs à la préparation et à l'application des couleurs; dans leurs compositions, ils ne font aucune attention à la perspective, et leurs paysages sont toujours d'une uniformité désolante. On voit pourtant quelquefois des miniatures chinoises et des gouaches d'une rare perfection, mais très-inférieures, par le style, aux tableaux les plus médiocres des peintres européens. Les sculptures qu'on remarque dans les pagodes ont de beaux morceaux de détail; mais elles pèchent, le plus souvent, du côté de l'élégance et de la correction des formes. Les Chinois prétendent que les peintres et les sculpteurs des temps passés, surtout du cinquième et du sixième siècle de

notre ère, étaient de beaucoup supérieurs à ceux d'aujourd'hui. On serait tenté de souscrire à cette opinion, après avoir visité les magasins des choses antiques, où l'on rencontre en effet des objets d'un mérite réel.

On ne trouve pas, en Chine, de temples d'une grande antiquité. Ils ne sont pas d'assez forte construction pour résister aux injures du temps et des hommes. On les laisse tomber en ruine, puis on en élève de nouveaux, Les Song, dit un proverbe chinois, faisaient des routes et des ponts, les Tangs, des tours, les Mings, des pagodes. Nous pouvons ajouter que les Tsings ne font rien et ne cherchent pas même à conserver ce qui a été fait par les dynasties précédentes.

A ne considérer que le nombre prodigieux de temples, de pagodes et d'oratoires, qui s'élèvent sur tous les points de la Chine, on serait assez porté à croire que les Chinois sont un peuple religieux. Cependant, en y regardant de près, il est facile de se convaincre que ces manifestations extérieures ne sont que le résultat d'un usage, d'une vieille habitude, et nullement un indice d'un sentiment pieux ou d'une idée religieuse. Nous avons déjà dit combien les Chinois actuels sont absorbés dans les intérêts matériels et les jouissances de la vie présente, et jusqu'à quel point ils ont poussé l'indifférentisme en religion. Leurs annales attestent toutefois qu'à diverses époques, ils se sont vivement préoccupés de plusieurs systèmes religieux qui, après de nombreuses vicissitudes, ont fini par s'acclimater dans l'empire, et existent encore aujourd'hui, du moins nominalement.

Il n'y a point, à proprement parler, de religion d'État en Chine, et tous les cultes y sont tolérés, pourvu que

le gouvernement ne les juge pas dangereux. Trois religions principales sont admises et considérées comme également bonnes, et l'on pourrait dire comme également vraies, quoiqu'il y ait eu entre elles des guerres longues et acharnées. La première et la plus ancienne est celle que l'on nomme *jou-kiao*, « la doctrine des lettrés, » et dont Confucius est regardé comme le réformateur et le patriarche. Elle a pour base un panthéisme philosophique, qui a été diversement interprété suivant les époques. On croit que, dans la haute antiquité, l'existence d'un Dieu tout-puissant et rémunérateur n'en était pas exclue, et divers passages de Confucius donnent lieu de penser que ce sage l'admettait lui-même ; mais le peu de soin qu'il a mis à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expressions qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclusivement ses idées de morale (1) et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et d'une conformité mal définie avec les vues du ciel et la marche de la nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point que plusieurs d'entre eux, depuis le douzième siècle de

(1) Et encore quelle morale ! Comment doit se comporter un fils vis-à-vis de l'ennemi de son père? demanda Tse-hia à Confucius. — « Il « se couche en habit de deuil, lui répondit Confucius, et n'a que ses « armes pour chevet ; il n'accepte aucun emploi, il ne souffre pas que « l'ennemi de son père reste sur la terre. S'il le rencontre, soit dans le « marché, soit dans le palais, il ne retourne point chez lui pour « prendre ses armes, mais il l'attaque sur-le-champ... » Dans un autre passage, ce fameux moraliste s'exprime ainsi : « Le meurtrier de « votre père ne doit pas rester sous le ciel avec vous ; il ne faut « pas mettre les armes bas, tandis que celui de votre frère vit encore, « et vous ne pouvez pas habiter un même royaume avec celui de votre « ami... »

notre ère, sont tombés dans un véritable spinosisme, et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et dégénère en athéisme. Confucius, en effet, n'est jamais religieux dans ses écrits ; il se contente de recommander, en général, d'observer les pratiques anciennes, la piété filiale, l'amour fraternel, d'avoir une conduite conforme aux lois du ciel, qui doivent être toujours en harmonie avec les actions humaines.

En réalité, la religion et la doctrine des disciples de Confucius, c'est le positivisme. Peu leur importent l'origine, la création et la fin du monde ; peu leur importent les longues élucubrations philosophiques. Ils ne prennent du temps que ce qu'il leur faut pour la vie ; de la science et des lettres, que ce qu'il leur faut pour remplir leurs emplois ; des plus grands principes, que les conséquences pratiques, et de la morale, que la partie utilitaire et politique. Ils sont, en un mot, ce que nous cherchons aujourd'hui à devenir en Europe. Ils laissent de côté les grandes disputes, les questions spéculatives pour s'attacher au positif. Leur religion n'est, en quelque sorte, qu'une civilisation, et leur philosophie, que l'art de vivre en paix, que l'art d'obéir et de commander.

L'État a toujours conservé, comme institution civile, le culte rendu aux génies du ciel et de la terre, des étoiles, des montagnes et des rivières, ainsi qu'aux âmes des parents morts : c'est la religion extérieure des officiers et des lettrés qui aspirent aux charges administratives ; mais, à leurs yeux, cette sorte de culte n'est qu'une institution sociale, sans conséquence, et dont le sens peut

s'interpréter de différentes manières. Ce culte ne connaît pas d'images et n'a pas de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Généralement, tous les lettrés et ceux qui ont la prétention de le devenir s'y attachent, sans renoncer toutefois à des usages empruntés aux cultes. Mais la conviction n'entre pour rien dans leur conduite, et l'habitude seule les soumet à des pratiques qu'ils tournent eux-mêmes en ridicule, comme la distinction des jours heureux et malheureux, les horoscopes, la divination par les sorts, et une foule d'autres superstitions du même genre, qui ont une grande vogue dans tout l'empire.

On peut dire que tout ce qu'il y a de moins vague et de plus sérieux dans la religion des lettrés est absorbé par le culte de Confucius lui-même. Sa tablette est dans toutes les écoles; les maîtres et les élèves doivent se prosterner devant ce nom vénéré au commencement et à la fin des classes; son image se trouve dans les académies, dans les lieux où se réunissent les lettrés et où l'on fait subir les examens littéraires. Toutes les villes ont des temples élevés en son honneur, et plus de trois cents millions d'hommes le proclament, d'une voix unanime, le saint par excellence. Jamais, sans contredit, il n'a été donné à aucun mortel d'exercer, pendant tant de siècles, un si grand empire sur ses semblables, d'en recevoir des hommages qui se traduisent en véritable culte, quoique tout le monde sache bien que Confucius était tout simplement un homme né dans la principauté de Lou, six siècles avant l'ère chrétienne. On ne trouve certainement rien, dans les annales humaines, de comparable

à ce culte, tout à la fois civil et religieux, rendu à un simple citoyen par un peuple immense, et durant vingt-quatre siècles. Les descendants de Confucius, qui existent encore en grand nombre, participent aux honneurs extraordinaires que la nation chinoise tout entière rend à leur glorieux ancêtre; ils constituent la seule noblesse héréditaire de l'empire, et jouissent de certains priviléges qui ne peuvent appartenir qu'à eux seuls.

La seconde religion, à la Chine, est regardée, par ses sectateurs, comme étant la religion primitive de ses plus anciens habitants. Elle a, par conséquent, de nombreuses analogies avec la précédente ; seulement, l'existence individuelle des génies et des démons, indépendants des parties de la nature auxquelles ils président, y est mieux reconnue. Les prêtres et prêtresses de ce culte, voués au célibat, pratiquent la magie, l'astrologie, la nécromancie, et mille autres superstitions ridicules. On les nomme *tao-sse*, ou « docteurs de la raison, » parce que leur dogme fondamental, enseigné par le fameux Lao-tze, contemporain de Confucius, est celui de l'existence de la raison primordiale qui a créé le monde.

Lao-tze étant peu connu des Européens, nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de donner quelques détails sur la vie et les opinions de ce philosophe. Nous les empruntons à une excellente notice publiée par M. Abel Rémusat, dans ses *Mélanges asiatiques* (1).

« J'ai soumis à un examen approfondi la doctrine « d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu « connu en Europe, et dont les écrits, très-obscurs, et,

(1) Tome I, p. 91 et suiv.

« par conséquent, très-peu lus, n'étaient guère mieux « appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que « dans le nôtre où l'on en avait à peine ouï parler.

« Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philo- « sophe, et dont on devait la connaissance aux mission- « naires, n'étaient pas de nature à encourager des re- « cherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est « que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine recon- « naît pour son chef, était né il y a environ deux mille « quatre cents ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est « venu jusqu'à nous, sous le titre pompeux de *Livre de « la raison et de la vertu* (1). De ce titre est venu celui de « ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *docteurs de « la raison*, et qui soutiennent par mille extravagances « cette honorable dénomination. C'est d'eux qu'on avait « appris que la mère de leur patriarche l'avait porté « neuf ans dans son sein, et qu'il était venu au monde « avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom « de *Lao-tze*, « vieil enfant, » sous lequel on a coutume « de le désigner. On savait encore que, vers la fin de sa « vie, ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait « voyagé bien loin à l'Occident, dans des pays où, sui- « vant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, selon « les autres, il les avait enseignées. En recherchant les « détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits « merveilleux qui lui sont attribués par les sectaires igno- « rants et crédules qui s'imaginent suivre sa doctrine. « Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmi-

(1) Stanislas Julien en a donné une traduction qui, comme tous les travaux de ce savant sinologue, est marquée au coin d'une rare perfection.

« gration des âmes, ils supposent que celle de leur « maître, quand elle vint animer son corps, n'en était « pas à sa première naissance, et que déjà, précédem- « ment, elle avait paru plusieurs fois sur la terre.

« On sait que Pythagore prétendait avoir régné en « Phrygie sous le nom de Midas; qu'il se souvenait d'a- « voir été cet Euphorbe qui blessa Ménélas, et qu'il re- « connut, dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier « qu'il avait porté au siége de Troie. Ces sortes de gé- « néalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent; « aussi, celle qu'on a faite à Lao-tze est-elle des plus « magnifiques. Entre autres transformations, son âme « était descendue, bien des siècles auparavant, dans les « pays occidentaux, et elle avait converti tous les habi- « tants de l'empire romain plus de six cents ans avant la « fondation de Rome.

« Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à « l'origine des principes enseignés par Lao-tze, et, peut- « être, offrir quelque souvenir des circonstances qui les « avaient portées jusqu'au bout de l'Asie. Je trouvai cu- « rieux de rechercher si ce sage, dont la vie fabuleuse « offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle « du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui, par ses « opinions, quelque autre conformité plus réelle. « L'examen que je fis de son livre confirma pleinement « cette conjecture et changea, du reste, toutes les idées « que j'avais pu me former de l'auteur. Comme tant « d'autres fondateurs, il était, sans doute, bien loin de « prévoir la direction que devaient prendre les opinions « qu'il enseignait, et, s'il reparaissait encore sur la terre, « il aurait bien lieu de se plaindre du tort que lui ont fait

« ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une « secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, « cherchant le breuvage d'immortalité et les moyens de « s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai, dans « son livre, un véritable philosophe, moraliste judicieux, « théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a « la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire, aussi « quelque chose de son obscurité. Il expose des concep- « tions toutes semblables, presque dans les mêmes « termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans « les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, « comme il parle du souverain Être : « Avant le chaos « qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul « être existait ; immense et silencieux, immuable et tou- « jours agissant : c'est la mère de l'univers. J'ignore son « nom, mais je le désigne par le mot Raison.... L'homme « a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel « dans la raison, la raison en elle-même. » La morale « qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la per- « fection consiste à être sans passions, pour mieux con- « templer l'harmonie de l'univers. « Il n'y a pas, dit-il, « de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus « grand malheur que les tourments qui en sont la juste « punition. » Il ne cherchait pas à répandre sa doc- « trine. « On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a « découvert. La plus solide vertu du sage consiste à savoir « passer pour un insensé. » Il ajoutait que le sage devait « suivre le temps et s'accommoder aux circonstances ; « précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui, sans « doute, devait s'entendre dans un sens un peu différent « de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa

« philosophie respire la douceur et la bienveillance, « toute son aversion est pour les cœurs durs et les « hommes violents. On a remarqué ce passage sur les « conquérants : « La paix la moins glorieuse est préfé- « rable aux plus brillants succès de la guerre. La vic- « toire la plus éclatante n'est que la lueur d'un in- « cendie. Qui se pare de ses lauriers aime le sang, et « mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les an- « ciens disaient : Ne rendez aux vainqueurs que des hon- « neurs funèbres ; accueillez-les avec des pleurs et des « cris, en mémoire des homicides qu'ils ont faits, et que « les monuments de leurs victoires soient environnés de « tombeaux. »

« La métaphysique de Lao-tze offre bien d'autres traits « remarquables que nous sommes contraint de passer « sous silence. Comment, en effet, donner une idée de « ces hautes abstractions et de ces subtilités inextricables « où se joue et s'égare l'imagination orientale ? Il suffira « de dire que les opinions du philosophe chinois, sur « l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni « fables ridicules, ni choquantes absurdités ; qu'elles « portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que, « dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles « présentent une conformité frappante et incontestable « avec la doctrine que professèrent, un peu plus tard, « les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les « pythagoriciens et les platoniciens, notre philosophe « admet pour première cause la *raison*, être ineffable, « incréé, qui est le type de l'univers et n'a de type que « lui-même. Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes « humaines comme des émanations de la substance